

Keitelman Gallery

GROUP SHOW

ENDLESS

23.01. – 28.03.2015

OPENING 22.01.2015

6PM TO 9 PM

OPENING 6-9 PM THURSDAY 13.11.2014

TUESDAY - SATURDAY 12 TO 6PM

CONTACT: VALÉRIE PALACIOS – KEITELMAN +32 477 77 53 61

La répétition, tout à la fois comme processus de travail et comme sujet, fascine depuis longtemps les artistes. Qu'elle ait été approchée au travers des techniques d'impression (estampe, gravure, sérigraphie) ou qu'elle ait fait suite au désir des artistes de reproduire sans faille un même geste parfait (on pense aux artistes asiatiques pratiquant la calligraphie), on la retrouve d'une façon récurrente dans l'histoire de l'art.

En cette rentrée 2015, Keitelman Gallery est heureuse d'annoncer la tenue d'une exposition consacrée à ce thème de la répétition, envisagée dans le cadre des 20ème et 21ème siècle. Il y a que la répétition fut dès les années 1960 l'objet d'un intérêt prononcé. Elle servait d'une part les visées du pop art et d'autre part les préoccupations de l'art conceptuel.

Le pop art voyait dans la répétition un moyen de faire écho à l'expansion de l'industrialisation de masse et au phénomène de la publicité qui gagnait les rues et la télévision. En regard de ces développements du monde moderne, le pop art se faisait tour à tour enthousiaste et critique. La répétition accompagnait la frénésie des désirs d'une société de consommation naissante tout en pointant la vanité triviale de l'accumulation des denrées.

L'art conceptuel, pour sa part, s'intéressait à la répétition dans une perspective critique, mais aussi pour ce qu'elle véhiculait de charge existentielle. Dans la répétition se jouait en effet quelque chose d'une métaphore de la vie, rythmée par les cycles du travail, et de manière plus métaphysique par les cycles de vie et de mort.

Cette dimension métaphysique de la répétition a d'ailleurs été l'autre grand centre d'intérêt de l'art conceptuel qui, dès ses débuts, s'est attaché à sonder le temps, son sens, ou au contraire sa contingence, son caractère abyssal. De toutes ces recherches des années soixante, septante, quatre-vingt, les artistes contemporains sont à présent les héritiers. C'est ce qu'une diversité d'œuvres, dans cette exposition, montre subtilement.

Pour commencer, le travail de **Lucile Bertrand** exprime la tension qui peut se nouer entre le monde réel et le monde idéal. Dans ses pièces, elle engage des matériaux de nature céleste, diaphane, comme la plume, le plexiglas, le fil de nylon, le verre, la porcelaine. Mais derrière l'usage qu'elle fait de ces matériaux, il y a toujours un constat social sans appel qui est posé. Chaque pièce réitère une utopie, mais est aussitôt rattrapée par la réalité. **Claude Cortinovis** réactualise pour sa part les enjeux de l'impressionnisme (une image construite de mille touches) en y adjoignant une composante existentielle (chaque touche, répétée, est une question lancée au monde, psalmodiée).

Hanne Darboven quant à elle est une artiste devenue classique de l'art conceptuel des années soixante/septante. Son œuvre, empreinte d'une grande rigueur formelle (on pourrait presque parler d'ascèse) prend souvent la forme d'un énoncé proche d'un livre de compte ou d'une partition. Des notes et des marques répétées le traverse. C'est un travail qui est concerné par la mort, le deuil. C'est un travail qui par une approche quasi mystique du vide, conjure la mort. Il y a d'ailleurs comme une lointaine forme de conjuration de la shoah dans son œuvre, elle qui est née à Munich en 1941. Dans le cas de **Jacob El Hanani**, de grandes toiles ou morceaux de papier sont couverts de traits, à peine perceptibles, réalisés à l'encre de chine. Ce travail a quelque chose d'une prière que l'on répéterait chaque jour ; il est empreint de sérénité. **mounir fatmi** hérite quelque peu de Bruce Nauman dans le diagnostic qu'il pose à l'encontre de ses semblables humains.

L'homme est un loup pour l'homme pourrait-on dire à la place de l'artiste marocain et de son homologue américain. Et cet état de fait revient de façon répétée à toute époque de l'Histoire. **Susan Hiller** œuvre sous forme de séries. Et ces séries prennent souvent l'apparence d'hommages à d'autres artistes. Ce sont en quelque sorte des ex-votos, où l'enjeu est double : il y a celui de l'image, et par-dessus celui-ci, il y a celui de la couleur. Elle répète, sous forme d'une reprise (comme il y a en musique) une œuvre ou l'aura d'une œuvre, et elle y ajoute une problématique supplémentaire, celle de la couleur. Lorsqu'on parle de répétition dans l'art, un nom vient sur toutes les lèvres : **On Kawara**. Il est par excellence l'artiste qui a regardé, au cours du siècle passé, le temps dans les yeux. Et de ce face-à-face, il revient vers nous pour nous confier que le temps est insondable, infini. **Barbara Krüger** est quant à elle une des artistes phares de l'après pop art aux Etats-Unis, et de ce qu'on a appelé l'appropriationnisme. Partant de publicités et de slogans, elle fait la démonstration de la violence qui est en chacun de nous, et de ce qu'elle peut encore et toujours susciter comme tristes conséquences, surtout lorsqu'elle est accentuée d'une façon directe ou indirecte par les médias ainsi que l'actualité l'a encore démontré. Enfin, **Liza Lou** plonge dans le cœur de la texture de l'image. Elle va dans la densité de la matière, dans le moindre de ses détails, inlassablement. Et ce qui surgit de ce travail de fourmi, fait de mille gestes répétés, prend toujours la forme d'un paysage dont les dimensions, fondamentalement cosmiques, nous dépassent.